L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR 3e ET 4EME PAGE.

TEMPERATURE

Du 28 décembre 1906.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 632 rue Canal, N.-O., Tas.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.	64	18
Midi	71	21
4 P. M.	72	22
6 P. M.	72	22

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Concordat. Convention entre Sa Sainteté Pie VII et le gouvernement français.

Le Jour de l'An en Garnison, (sous le Second Empire).

L'Enfant et la Reine morte.

Mémoires—Austerlitz.

L'Homme Précis, monologue.

Mets tes Sabots, mon petit gars, poésie.

Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite.

Mondanités, Chiffons.

L'actualité, etc., etc.

Les Armements du Japon.

Après le traité de Portsmouth qui mettait fin à la guerre de Mandchourie, on a pensé naturellement que la paix était assurée pour longtemps en Extrême-Orient et que les deux puissances, celle qui avait triomphé aussi bien que celle qui avait été vaincue, allaient essayer de se récupérer de leurs pertes le plus promptement possible et y consacrer tous leurs efforts.

Le Japon, victorieux sur terre et sur mer, ne sortait pas moins de la lutte financièrement épuisé, et comme il n'avait obtenu aucune indemnité de la Russie, chacun croyait que la plus grande préoccupation de ses hommes d'Etat allait être la réalisation d'autant d'économies que possible et le développement des territoires que la guerre avait fait entrer dans la sphère d'influence de leur empire. A la signature de la paix les forces militaires et navales du Japon n'étaient certes pas intactes, mais elles n'en étaient pas moins encore très suffisantes pour faire bonne figure et pourvoir amplement à la défense du pays en cas d'attaque, attaque des plus problématiques d'ailleurs.

Ce ce qui concerne la Russie on estimait, et à très juste raison qu'il lui faudrait de longues années pour se relever de la crise intérieure qui a failli mettre son existence en danger aussi bien que des désastres qui se sont abattus sur elle dans les plaines de la Mandchourie et la Mer du Japon, et que ses premiers efforts tendraient tout d'abord, à reconquérir une partie de l'influence qu'elle avait autrefois en Europe. Personne ne pensait à l'époque où elle serait en mesure de reprendre l'offensive en Extrême-Orient, cette époque semblant si éloignée qu'il était inutile d'y songer.

Il semblait donc que le Japon allait licencier une partie des troupes qui avaient pris part à la guerre, et ne conserver, par mesure d'économie, que celles qui seraient absolument nécessaires pour maintenir l'ordre dans le pays lui-même et les nouveaux territoires placés sous sa protection, les territoires de Mandchourie et de Corée.

Mais les hommes d'Etat japonais avaient d'autres vues, paraît-il, car on annonce aujourd'hui que les autorités militaires du gouvernement de Tokio ont l'intention de renforcer l'armée, de façon à porter son effectif à dix-neuf divisions, soit six divisions de plus qu'avant la guerre avec la Russie. En même temps les autorités navales demandent $23,590,000 de plus que l'année dernière, ce qui prouve que le Japon est décidé à renforcer sa marine aussi bien que son armée.

Mais alors, on se serait donc trompé sur les intentions du Mikado et de son gouvernement après la paix de Portsmouth; ils songeraient donc à de nouvelles conquêtes. C'est très possible, d'autant plus qu'ils savent que leur armée, dont ils n'ont licencié aucune partie, est pleine d'enthousiasme à la suite de ses victoires et que leur flotte, avec l'adjonction des navires pris aux Russes, est plus forte qu'avant la guerre.

En tout cas, il semble qu'on ne doive pas perdre de vue les agissements des Japonais, en Amérique comme ailleurs.

Le Saule de Musset.

La légende du saule d'Alfred de Musset, aux Champs-Elysées, subsistera, du moins, pour nos petits-enfants. Il avait été vivement question, lorsque le vieux saule, témoins des visites du poète, mourut de vieillesse, de démolir la fontaine ornementale dans laquelle il baignait ses branches, puis de tracer une avenue, dont le point de départ eût été la porte forgée des jardins de l'Elysée, et l'extrémité de l'avenue Nicolas II. Les architectes avaient préparé plans et devis, les métreurs avaient jalonné, les terrassiers s'étaient venus. La terre avait été remuée et les restes du saule enlevés.

Des protestations s'élevèrent alors contre le projet saccageur.

Dernièrement, la terre fut à nouveau remuée et des jardiniers ont planté un saule tout mince et tout jeune.

Ainsi la légende revivra.

Un nouvel instrument de musique.

Le temps n'est pas si loin qu'on se l'imagine où, à l'exemple d'Orphée, les Grecs jouaient de la lyre sur une écaille de tortue.

Il y a dans les eaux new-yorkaises des homards de belle taille qui atteignent de 1 mètre à 1 m. 25. La pince géante de l'un d'eux a paru à M. Benjamin Carlton, luthier de Philadelphie, susceptible de se transformer en violon. Il a suffi pour cela d'ajuster sur cette pince, employée comme caisse de résonnance, un manche, une touche, un chevalet, des cordes. L'instrument a une belle patine rouge qui défie les plus prestigieux vernis, et, dit-on, une sonorité comparable à celle des meilleurs violons italiens. La routine est si forte que beaucoup de musiciens hésiteront à se produire dans le monde avec une pince de homard pour jouer une symphonie de Beethoven.

Sainte Thérèse et son temps.

"Avila cantos y santos" Avila n'est que pierres et saints", dit une vieille chronique de Castille.

Cité antique, imposante dans son enveloppe de tours, dont l'origine remonte au XIe siècle et qui ne subit point le joug des Maures. C'est le berceau de sainte Thérèse, dont le drame de M. Catulle Mendès ravive le souvenir et met toute l'Espagne en émoi.

"Aujourd'hui, mercredi 28 mars 1515, est née ma fille Thérèse, vers cinq heures et demie du matin, aux premières lueurs de l'aurore."

C'est ainsi que Don Alfonso Sanchez de Cepeda note dans le mémorial de famille, la naissance de son enfant. Sa mère Beatrice de Ahumada, dont, selon la coutume espagnole, elle devait porter le nom, remarqua qu'au moment de sa délivrance, la cloche du couvent des Carmélites tinta plus longtemps, plus joyeusement que les autres cloches. C'est dans ce monastère de l'Incarnation que, près de vingt ans plus tard, la grande réformatrice du Carmel devait faire sa profession, religieuse. Cette période de la Renaissance est une des plus fécondes. Sous l'impulsion de la foi chrétienne, l'esprit humain enfantait des merveilles, l'Eglise était l'inspiratrice du génie. Les grands artistes, les grands poètes étaient tous de grands chrétiens. Tout combattait pour la foi: l'hérésie n'était pas seulement considérée comme un outrage à Dieu et à l'Eglise, mais comme un attentat contre l'autorité civile.

C'est ainsi qu'un siècle auparavant, Ferdinand et Isabelle avaient déclaré l'Inquisition une institution d'Etat, destinée à éteindre les derniers vestiges de la domination des Maures dans leur empire.

En Espagne, au seizième siècle, la religion se mêlait à tous les actes de la vie. Les femmes vivant très à l'écart de la société des hommes, on se réunissait dans les églises devenues trop étroites pour contenir la foule des fidèles. Le mysticisme se lisait étroitement aux mœurs. La méditation, l'oraison, prières en commun étaient les principales occupations de la vie familiale. Dans les processions, les jeunes hommes flagellaient leurs épaules découvertes qui ruisselaient de sang. Unissant dans leur cœur l'amour de Dieu à des pensées profanes, cette fanatique coutume était une sorte d'hommage rendu à la Dame de leurs pensées. La force de leur amour et leurs vertus se mesuraient aux meurtrissures de la chair.

L'enfance de sainte Thérèse fut particulièrement heureuse. Sa famille, riche et pieuse, était une des plus considérées du pays. Son père était austère, juste et bon. Il aimait les bons livres et il voulait en avoir en langue castillane afin que ses enfants pussent les lire. "Ma mère était douée d'une rare beauté, nous dit sainte Thérèse. Dieu l'avait, également ornée de toutes les vertus. Sa modestie était parfaite. D'une santé très délicate, sa vie s'était écoulée au milieu d'extrêmes souffrances et j'eus le malheur de la perdre très jeune. J'avais deux sœurs et neuf frères! Grâce à la bonté divine, tous ont ressemblé à nos parents excepté moi. Je les chérissais tous et ils me payaient de retour. Nous nous réunissions pour lire la vie des saints. En voyant les supplices que les saintes enduraient pour Dieu, je trouvais qu'elles achetaient à bon compte le bonheur de jouir de lui. Quoi, toujours! pour toujours? toujours? Le chemin de la vérité s'imprima ainsi dans mon âme."

Toute enfant, elle avait dix ans, avec son jeune frère Rodrigue, Thérèse a pris la résolution d'aller au pays des Maures en mendiant son pain dans l'espoir d'y subir le martyre. Tous deux s'enfuient en effet de la maison paternelle. La rencontre fortuite d'un parent qui les ramène à Avila vient interrompre ce rêve d'une exaltation enfantine. "Je perdis ma mère à douze ans, nous dit encore sainte Thérèse. Dans ma douleur, je conjurai avec beaucoup de larmes la Sainte Vierge de me servir désormais de mère. Après cet âge, vint le moment où mes yeux s'ouvrirent sur les grâces de la nature. Dieu, disait-on, en avait été prodigue envers moi. J'aurais dû l'en bénir. Hélas! Je m'en servis pour l'offenser." Elle était belle de taille et de visage, le teint mat, de grands yeux noirs très brillants, le front orné de boucles brunes. Ses mains étaient fines et aristocratiques. Elle excellait à composer des pâtes et des onguents destinés à entretenir la blancheur de ses belles mains. Ayant avec beaucoup de vivacité et d'imagination toutes les séductions de la jeunesse, elle réunissait autour d'elle un cercle de parents et d'amis qui lui formaient une sorte de cour. Son goût pour la parure, pour les divertissements ne se modère même pas devant les observations paternelles qu'elle sait éluder à force de grâce et de gentillesse.

Sainte Thérèse nous parle d'une parente qui l'entraînait dans une voie pernicieuse. "Je ne me lassais pas de m'entretenir avec elle, car elle m'aidait à me procurer les divertissements de mon goût et m'y entraînait même, en me faisant part de ses conversations et de ses vanités. J'avais alors quatorze ans. Cependant, dans toute cette période de ma vie, je ne trouve aucune trace de péché mortel. Ce qui me sauva, ce fut la crainte de Dieu, et la crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur." On reconnaît ici la fille de noble race.

Dès lors, sainte Thérèse appartiendra toute à Dieu. Ses luttes, ses combats la fortifient dans la pensée de quitter le monde; elle est entrée en communication directe avec son Dieu, qui désormais la gardera en toute chose. La vie d'extase a commencé. De l'aveu de sainte Thérèse, cette sorte de ravissement qui l'enlevait à la terre ne saurait se traduire par aucune impression, aucune expression humaine. "Pour ce qui est de me prendre sous des images terrestres les objets célestes ou sublimes qui me ravissaient, jamais mon entendement grossier n'en a été capable; il a plu au Seigneur de me les montrer par une voie différente. En vain les livres me faisaient la peinture de la beauté du Sauveur, en vain ses images frappaient chaque jour mes regards, jamais il ne me fut possible de me représenter intérieurement ses traits."

En dépit de la frivolité si naturelle à cet âge, elle tient par-dessus tout au bon renom qui s'attache à la vertu. Voilà ce que plus tard elle nommera ses égarements, éternel tourment de cette âme ardente et pure. Une telle façon de vivre a éveillé les inquiétudes du père de famille, et don Alfonso de Cepeda, se séparant à regret de son enfant de prédilection, la place dans un couvent de la ville.

Toutes ses aspirations vont vers la vie contemplative. Elle fait sa profession religieuse chez les Carmélites du couvent de l'Incarnation le 3 novembre 1524. Elle remplit tous ses devoirs de religieuse avec un zèle admirable, réclamant les plus humbles tâches, acceptant les plus rebutants travaux. Cependant, sa santé délicate est profondément altérée par les austérités du cloître. Elle tombe dans un état de souffrance et de langueur dont sa famille est alarmée. Son père obtient de la conduire à Bocédès pour y recevoir les soins d'un empirique renommé. La sainte est soumise à un traitement barbare qui achève de détruire sa santé. C'est ici que se place l'incident dont M. Mendès a fait, on le sait, le nœud du drame de la "Vierge d'Avila". La jeune religieuse presque mourante est confessée par un prêtre égaré qu'elle ramène à Dieu. L'année suivante, ce prêtre mourait dans la plus austère pénitence. Telle est la vérité historique.

"Aimer Dieu, c'est le servir, et non jouir de ses consolations", nous dit sainte Thérèse.

Aimer Dieu, pour elle, c'est moissonner des âmes, les réunir dans cette gerbe des couvents qu'elle s'attache à multiplier. Ils sont pauvres et dénués, car elle dispose de bien petites ressources. Mais elle est entourée d'âmes pures, qui ne demandent qu'à prier. A travers des difficultés inouïes, continuellement en proie à la souffrance, elle déploie une activité extraordinaire pour couvrir la terre d'Espagne de maisons du Carmel, où des femmes prieront et vivront pour adorer le Seigneur. Tout ce qui l'arrache à l'oraison, à l'extase, l'importune et la blesse. Mais qu'importe pour la gloire de Dieu! A travers mille fatigues, elle choisira les pierres du monastère, le terrain. Elle discutera le prix, les conditions de la vie, veillera à tout. Une maison à peine créée, elle s'emploiera à en créer une nouvelle. Dans ses œuvres mystiques, elle dépense toutes les belles et séduisantes qualités qui sont en elle. Ardente, persuasive, elle brise toutes les entraves, écarte toutes les objections, surmonte tous les obstacles, persuade tous les cœurs. Elle puise dans ses succès de nouveaux sujets de remords. Elle a peine à chasser de son cœur quelques puériles vanités. C'est en expiation de la complaisance qu'elle mettait à soigner ses belles mains aux gestes gracieux, qu'elle institua la règle, encore en usage chez les Carmélites, de boire les deux mains jointes et fermées sur le gobelet.

Pour écrire la tragédie du "Cid", le grand Corneille s'était attaché à étudier et à reproduire l'esprit du temps où se déroulait cette action. C'est ainsi qu'il créa la légendaire figure de Chimène.

Mais qui donc pourrait se méprendre sur les hautes et pures vertus de la noble patronne de l'Espagne?

Du haut de sa tour d'ivoire, la vierge d'Avila défie à jamais les traits des infidèles.

THEATRES.

ORPHEUM.

La semaine de Noël aura été des plus fructueuses pour l'Orpheum, grâce à l'excellent programme de vaudeville qu'offre ce théâtre. Il en sera de même durant la semaine du Jour de l'An pour laquelle un programme également intéressant est préparé.

THEATRE DE L'OPERA.

C'était soir de gala hier au Théâtre de l'Opéra. On y donnait "Faust" au bénéfice de l'Union Française.

A cette occation les principaux rôles du merveilleux opéra de Gounod avaient été distribués comme pour les deux premières représentations, et il n'est que juste de constater que les interprètes ont mérité le succès qui leur a été fait tout autant que celui qui les avait accueillis précédemment, qu'ils se sont même surpassés. Aussi est ce de grand cœur et en toute sincérité que les assistants ont prodigué les applaudissements aux artistes, à Mlle Dereyne (Marguerite) Mlle Colombati (Siebel), Mlle Perego (Marthe), M. de Segurola (Méphisto), M. Fornari (Valentin), M. Valentini (Wagner), et enfin M. Martin qui, très en voix et d'une excellente tenue, a fait un Faust délicieux.

Les assistants ont aussi salué de leurs bravos Mlle Zanini, première danseuse, et les dames du corps de ballet qui ont montré autant de grâce que de science dans la "Nuit de Valpurgis", et l'orchestre impeccable qu'a conduit avec une autorité supérieure le maître Conti.

La salle était foulée du parterre au cintre. M. le Consul de France et Mme Véran Dejoux, les présidents de diverses sociétés françaises et américaines et des membres avantageusement connus de la colonie française en nombre assistaient à la représentation. On remarquait aussi beaucoup de descendants de Français et d'Américains qui avaient, comme les précédents, tenu à honneur de manifester en cette occasion leur estime pour l'admirable société si utile et bienfaisante qu'est l'Union Française et ceux qui la dirigent avec zèle et dévouement.

La recette a été splendide, et il faut en féliciter les organisateurs. Elle leur permettra de faire un peu plus de bien.

Le Théâtre de l'Opéra offre ce soir, pour la dix-huitième soirée d'abonnement, "Il Trovatore", le célèbre opéra de Verdi qui parut en 1859 et est resté et restera toujours au répertoire.

C'est M. Martin qui tiendra le rôle de Manrico et Mlle Tarquini celui de Léonora. Azucéna aura pour interprète Mme Borlinetto, le contralto arrivé récemment d'Europe et qu'une si enviable renommée a précédé.

Dimanche en matinée "La Bohème" de Puccini, avec la même distribution qu'aux représentations précédentes de ce chef-d'œuvre.

Pour la représentation de gala de mercredi prochain les abonnés auront leurs places à leur disposition jusqu'à lundi matin.

TULANE.

La comédie musicale bien faite et bien jouée plaît beaucoup à notre public. Aussi la salle du Tulane où "The Prince of Pilsen" est donnée depuis dimanche par une troupe d'élite est elle foulée en matinée comme le soir.

Les deux dernières représentations de cette pièce aujourd'hui et demain "Strongheart", avec Robert Edeson.

CRESCENT.

"The Sleeping Beauty and the Beast", une pièce à grand spectacle, remplacera demain "Checker", sur l'affiche du Crescent.

La nouvelle pièce, qui a été le grand succès de l'autre saison au Drury Lane de Londres, a été adaptée au goût du public américain, et son succès n'est pas moindre aux Etats-Unis que de l'autre côté de l'Atlantique.

THEATRE SCHUBERT.

C'est ce soir que le Théâtre Schubert récemment construit ouvre ses portes au public. Pour son début, il offre une des plus admirables œuvres du répertoire américain, "Sam Houston", que jouent le célèbre Clay Clement et cinquante autres artistes.

La vente des places au contrôle du théâtre et au magasin Grunewald, qui a été très forte, assure une brillante ouverture.

LYRIC.

Demain soir le rideau tombera pour la dernière fois sur "Lost River", le drame émouvant qui a valu cette semaine une série de succès à la troupe Brown-Baker. Matinée aujourd'hui.

Lundi soir, première de "The Peddler", un drame dans lequel Conlin Campbell tiendra le rôle principal.

JARDIN D'HIVER.

Le programme dit de "Wagner" exécuté hier soir par l'orchestre de Brooke au Jardin d'Hiver a obtenu un succès complet.

Des morceaux classiques sont inscrits à celui de ce soir, et ils seront également bien accueillis.

L'orchestre donne deux concerts demain.

Recherches en Egypte.

New York, 28 décembre—Le Prof. Henry Fairfield Osborn, du Musée Américain d'Histoire Naturelle, s'embarquera pour l'Egypte en janvier pour faire des recherches sur les ancêtres préhistoriques de l'éléphant dans le désert de Sayoum.

Des membres d'une expédition d'arpenteurs anglais déterrèrent en 1902 des os qui appartenaient, ils en étaient sûrs, à un éléphant préhistorique de l'époque du Pliocène ou de l'Oligocène. Morris K. Jesup, président du Musée Américain ayant appris la découverte, s'y intéressa et organisa l'expédition que va diriger le Prof. Osborne.

Ce dernier fera des fouilles dans le désert de Sayoum à un point à 70 milles au sud-ouest du Caire.

Mort du Président Cassatt.

New York, 28 décembre—La mort du président Cassatt du Chemin de Fer Pennsylvania est annoncée.

Mort de J. Cassatt, président du Pennsylvania Railroad.

Philadelphie, 28 décembre—A. J. Cassatt, président du chemin de fer de Pennsylvanie, est mort subitement cet après-midi d'une maladie de cœur.

La santé de M. Cassatt laissait beaucoup à désirer depuis le commencement d'octobre, mais rien cependant dans son état ne faisait prévoir une mort aussi subite. La nouvelle de son décès a causé une vive émotion à Philadelphie où M. Cassatt avait vécu de longues années et possédait de nombreux amis.

POUR GUERIR UN RHUME EN UN JOUR.

Prenez des cachets LAXATIFS DE BROMO Quinine. Les pharmaciens rendent l'argent s'ils ne guérissent pas. La signature de E. W. GROVE se trouve sur chaque boîte. 25c.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No. 5 Commencé le 25 déc. 1906

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

II

CE QU'AVAIENT DIT LES EPINGLES.

(Suite.)

Et elle sentait bien à présent qu'elle se faisait illusion tout à l'heure et que la marquise de Rysdale venait sans doute de lui prendre à jamais son mari.

—Mon mari!....Mon Jacques! .... Lui que j'aimais tant.... que j'aime encore comme au premier jour.... Oh! la misérable! ... La misérable femme!....

Mais la porte de la salle à manger s'ouvrait et deux de ses filles s'avançaient, encore inquiètes, vers elle, comme si elles avaient déjà senti le drame; elles murmuraient timidement:

—Vraiment, maman! vous ne voulez d'aucune de nous?..... Vous nous dites que vous avez besoin de repos.. ... et vous ne cessez de vous remuer..... de de vous agiter....

La duchesse se roidit, puis s'efforça de sourire, en répondant:

—Je suis un peu nerveuse, en effet.... c'est une raison de plus pour que vous me laissiez seule..... un instant..... achevez donc de dîner, mes chéries...

Elle les renvoya d'un geste.

Et, de nouveau, son regard accablait de mépris le portrait de la misérable créature qui lui avait pris son mari; mais sa femme de chambre lui apportait une mantille, qu'elle avait demandée tout à l'heure: et encore, elle devait se montrer à peu près calme, indifférente, n'ayant vraiment pas besoin d'autre chose que de vulgaires soins matériels.

Que de fois elle avait joué cette triste comédie pour ses domestiques et montré le visage le plus serein quand ils étaient au courant, pour le moins autant qu'elle, des infidélités du duc!

Il est vrai qu'aucune de ses fugues passées n'avait provoqué semblable éclat.

C'était plutôt des caprices, les débordements d'un homme demeuré extrêmement jeune et qui ne pouvait pas ne pas être un peu las de la douce beauté de sa femme, fatiguée par tant de maternités. Cela se passait même avec une simplicité presque touchante de la part du duc et—chez elle—une pointe d'humour qui la consolait presque. Il suffisait que son mari s'enthousiasmât pour une de ses amies, pour une nouvelle connaissance, pour quelque étrangère, indiquant ainsi à sa femme qu'il désirait l'avoir chez lui "où elle ferait très bien, je vous assure, ma chère!.... En tout cas, je voudrais avoir votre opinion sur elle ...." Et régulièrement la duchesse déclarait la nouvelle connaissance charmante, fine, spirituelle, célébrait même sa beauté; et son mari était enchanté, —jusqu'au jour où quelque nouvelle conquête le faisait s'apercevoir de tous les défauts de l'ancienne, qu'il s'étonnait de voir si souvent chez sa femme... Il lui arrivait de dire alors à la duchesse:

—Pourquoi madame une telle est elle donc toujours fourrée chez vous?....

—Et il lui faisait si nettement son procès, raillant sa beauté bête ou la mauvaise tournure de ses toilettes, ou ses grands pieds, ou sa taille irrégulière—que la duchesse reconnaissait aussitôt qu'elle avait eu vraiment tort de s'enticher à ce point d'une nouvelle connaissance..... Et très vite elle trouvait moyen de faire espacer ses visites à l'amie dédaignée, pour célébrer la "nouvelle", jusqu'à ce qu'elle disparût à son tour....

C'est ce que son vieil ami, son camarade d'enfance, le grand confident de toutes ses pensées, de ses chagrins comme de ses espérances, le notaire Ambroise Malbardy, qui affectait de ne jamais prendre au sérieux quoi que ce soit dans la vie, traduisait ainsi: "Un clou chasse l'autre".

Et sans doute la duchesse devait-elle une grande partie de sa résignation à la sagesse de ce bon philosophe, qui avait toujours trouvé le moyen de la faire rire, quand elle avait le cœur plein de larmes.

—Mon pauvre cher Ambroise! murmurait-elle en allant s'étendre dans son petit salon quoique malgré son immense lassitude, elle eût plutôt envie de marcher encore, de s'agiter.

Elle était souffrante, officiellement; elle avait annoncé qu'elle allait se reposer..... il fallait donc qu'on la trouvât à demi assoupie quand on lui apporterait sa tasse de thé.

Mais à peine la lui avait on servie, à peine se retrouvait-elle seule, qu'elle bondissait de son canapé, se précipitait encore vers ce portrait, dont la beauté superbe, arrogante, semblait l'injurier. Et, dans sa trop juste colère, dans sa révolte contre l'abominable trahison ourdie sous son toit, elle saisissait ce cadre, le jetait à terre, prête à le piétiner.... Heureusement, le cristal, très épais, ne s'était pas brisé; et au peu de sagesse lui revint; comment expliquerait-elle tout à l'heure, à ses enfants, que cette photographie fût déchirée ou même eût disparu? .... Pouvait elle empêcher que la marquise de Rysdale fût la sœur de ce lord Rustley, à qui elle avait donné l'aînée de ses filles? Pouvait elle empêcher que deux d'entre elles fussent, en ce moment même auprès de leur sœur, dans un château tout voisin de ce domaine de Shelley-House, dont son mari lui était revenu si enthousiaste? Pouvait elle provoquer un scandale dans leur famille?

Non.... non! Et, elle ne devait s'écarter en rien de la ligne de conduite qu'elle s'était tracée tout à l'heure, en présence de sa rivale: l'odieux secret devait demeurer entre eux trois; le remords s'emparerait sans nul doute de son mari.... et de la marquise elle-même peut être, qui n'était pas une coquette vulgaire.

—Et ils n'oseront pas.... ils n'oseront plus.... se disait-elle, en s'efforçant de reprendre confiance.

Mais comme elle tremblait en relevant cette photographie, et en la contemplant elle répétait, c'était une sorte de "leit motiv" de sa douleur:

—Qu'elle est belle mon Dieu!

D'une beauté si triomphante, hélas! devant sa simple jolies se! Elle avait justement en face d'elle son portrait en pied, fait au début de son mariage, et qui la représentait si fidèlement dans sa grâce menue, avec ses traits d'enfant, ses yeux mordorés, son petit front d'ivoire, son nez frémissant, sa bouche qui rappelait les figurines de Saxe! Et que de charme dans ses cheveux châtains, un peu nuancés de blond, dans ce cou délicat, dans ces épaules, mais si délicates qu'elle n'aurait pas pu les comparer, hélas! même si elles avaient conservé toute leur jeunesse, à l'éclat voluptueux de cette poitrine que la photographie rendait avec une si troublante vérité!

Car c'était un de ces nouveaux portraits ou des ouvriers, presque des artistes, savent profiter merveilleusement des ressources de la lumière, des colorations, des demi-teintes, qu'ils obtiennent par des jeux de tentures, par des raffinements scientifiques. Et la marquise, décolletée comme lorsqu'elle dînait dans le restaurants de luxe, et avec son chapeau empanaché, donnait presque l'image des plus beaux portraits de Reynolds.

La duchesse le reposa en tremblant sur la table et retira bien vite ses mains, comme si ce cadre l'avait brûlée.

—Hélas! murmurait-elle, le cœur atrocement déchiré, je le suis que la mère moi, à la veille de le devenir encore ..... de perdre encore un peu plus de ce qui pouvait me rester de charme ..... et elle, elle est l'amante dans toute sa splendeur, dans toute sa tentation!....

Et, terrassée maintenant par les sanglots, elle regagna péniblement son petit salon où, après avoir lamentablement pleuré pendant quelques minutes, elle finissait par être prise d'une somnolence réelle, bienfaisante—au milieu de laquelle elle s'apercevait bientôt que ses enfants venaient la rejoindre ..... Mais dès le seuil du petit salon, plus jeune faisait: "Chut!"

—Maman dort.... ... maman dort!..... dit-elle, en se retournant vers les autres; voulez-vous vous taire.... et ne plus bavarder!

Le silence se produisit instantanément dans toute cette petite classe, qui, sur la pointe des pieds, venait jusqu'à cette maman chérie, par qui elles vivaient toutes; et comme une de ses